

Oran, le 28 Novembre 2013

N°REF./ 062 /UCCLLA/BM/2013.

ATTESTATION

Je soussigné, Professeur **Mohamed DAOUD**, Directeur de l'Unité de Recherche sur la Culture, la Communication, les Langues, la Littérature et les Arts (UCCLLA/CRASC), atteste que la communication de **Monsieur Robert VARGA** de l'Université de Pécs, Département d'études francophones, Hongrie intitulée : « Pour une histoire littéraire du Maghreb » : quels paradigmes, quels publics, quelles stratégies discursives », a été retenue pour publication dans les actes du colloque international « Champs littéraires et stratégies d'écrivains » organisé par l'UCCLLA/CRASC le 07 et 08 Novembre 2012 à Oran / Algérie.

Le Directeur de l'UCCLLA



Pour une « histoire littéraire du Maghreb » : quels paradigmes, quels publics, quelles stratégies discursives ?

Robert VARGA, PhD, enseignant-chercheur
(Département d'études francophones, Université de Pécs, Hongrie)

Signe indéniable d'un véritable tournant pour certains, un des premiers symptômes d'une nouvelle attitude critique pour les plus prudents, la parution du volume intitulé *Histoire de la littérature du Maghreb. Littérature francophone* de Mohamed et Sabiha Bouguerra¹ est considérée comme l'un des événements éditoriaux majeurs de l'année 2010. Si, pour diverses raisons, la possibilité d'un impact durable sur l'étude de la littérature maghrébine d'expression française y est palpable, cette publication annonce de nouvelles réflexions à commencer par le fait d'être visiblement le premier ouvrage de synthèse présenté explicitement comme une « histoire ». Qui plus est, la tentative des auteurs par une approche inédite de dresser non seulement un premier bilan de l'ère postcoloniale depuis le continent africain, mais également de présenter les attentes récentes du public face au texte maghrébin francophone répond en même temps aux positions critiques récemment revisitées de l'Hexagone, en particulier au sujet du débat sur la « littérature-monde » lancé quelques années auparavant.

Cette évolution est encore plus flagrante si on compare les conclusions de Bouguerra à celles issues de la tradition théorique suggérée par l'essai de Paul Siblot paru en 1986 dans l'Annuaire de l'Afrique du Nord² sous le titre *Quels publics, quelles stratégies discursives ?*, un des rares textes qui évoquait déjà à cette époque une « position singulière » à propos de la réception de la littérature maghrébine de langue française. Siblot souligne notamment la prépondérance du métadiscours qui « menace de se substituer au discours pour se donner à lire en place de celui-ci » et « la trop grande généralité » de ce « métadiscours [...] qui efface l'originalité des démarches individuelles » et multiplie les explications de texte, « les gloses », pour citer ici encore l'auteur de l'étude. Par ailleurs, on ressent encore la même perplexité à l'égard des généralisations une quinzaine d'années plus tard dans les propos des contributeurs du numéro thématique de

¹ Mohamed Ridha Bouguerra – Sabiha Bouguerra, *Histoire de la littérature du Maghreb. Littérature francophone*, Editions Ellipses, 2010.

² Paul Siblot, « Quels publics, quelles stratégies discursives ? », *Annuaire de l'Afrique du Nord*, vol. 23, Editions du CNRS, Paris, 1986, 213-222.

la revue *Expressions maghrébines*³. Ils étaient notamment sollicités pour répondre à la question suivante : « *Qu'est-ce qu'un auteur maghrébin ?* », ce qui a suscité au fur et à mesure un certain embarras, mais aussi de l'indulgence de la part des interviewés qui ont préféré répondre en se gardant de qualifier d'entrée de jeu la question posée de déplacée ou d'inadéquante.

Du centre vers la périphérie : deux paradigmes de la réception

En ce qui concerne les conditions d'une approche historique, la confrontation des deux textes en question, et surtout les divergences entre leur situation d'énonciation nous permet de mener une réflexion à deux niveaux. D'une part, elle invite à revenir sur l'évolution de plusieurs catégories problématiques d'une histoire littéraire maghrébine – ses repères chronologiques, ses rapports à l'égard de distinctions propres à un canon national, la problématique de son appartenance multiple et en particulier ses connexions avec la francophonie. D'autre part, elle nous amène à replacer dans une dimension historique les fondements théoriques et les grands récits nés autour de la notion de « Maghreb littéraire » qui ne cessent de se former et de se transformer depuis les premières conférences de Jean Déjeux au Centre culturel français d'Alger⁴ jusqu'à la parution de la synthèse de Mohamed et Sabiha Bouguerra, sans oublier les contributions importantes d'Abdelkebir Khatibi, Jacqueline Arnaud, Charles Bonn⁵ et beaucoup d'autres. Toujours est-il que les constats de Siblot ne peuvent tenir compte de deux changements considérables survenus plus tard dans l'étude du domaine : l'apparition des premières réflexions sur l'acte de naissance de la littérature beur dans la critique et celle de l'étiquette postcolonialiste liée certes à une réception anglo-saxonne, en particulier aux Etats-unis, des auteurs du Maghreb à partir des années 1990.

Ces circonstances n'empêchent point Siblot de soulever une autre problématique tout aussi pertinente concernant ses réticences face à une « datation arbitraire » de cette histoire qui fixe l'année 1945 comme le « surgissement de la littérature d'expression française », et que l'on retrouve chez Khatibi dans *Le roman maghrébin*⁶, et ce, bien que Siblot reste – pour ainsi dire – incertain ou moins au fait de la question de la réévaluation,

³ No. 1, Eté 2002.

⁴ *La littérature maghrébine d'expression française (conférences données au Centre culturel français entre octobre 1969 et juin 1970)*, Alger, 1970.

⁵ Abdelkebir Khatibi, *Le roman maghrébin*, Maspero, 1968 ; Jacqueline Arnaud, *La littérature maghrébine de langue française 1-2*, Publisud, 1986 ; Charles Bonn, *Le roman algérien de langue française*, L'Harmattan, 1985.

⁶ Cependant, Bouguerra garde l'année 1945 et en particulier les événements de Constantine comme une référence importante pour l'évolution de « la conscience politique mais aussi littéraire » (Bouguerra, op. cit., 4.)

voire de l'éventuelle réappropriation de la période coloniale, ce qui semble même être en quelque sorte justifié, étant donné que c'est encore un sujet à peine relevé ou suscitant des opinions tranchées dans le discours contemporain. Ce n'est pas donc par hasard si à la lecture du texte de Siblot dans lequel la période coloniale est associée à la génération de Louis Bertrand et aux « algérienistes », on a l'impression que la seule illusion de continuité qui relie l'avant et l'après-guerre n'est, en effet, qu'une rupture... même si la situation semble avoir changé depuis, grâce aux publications d'Abdellali Merdaci et d'autres⁷ qui se sont intéressés justement au « processus de laborieuse et lente maturation » dans la première moitié du XXe siècle. Une autre question d'ordre méthodologique est celle de la définition de la notion de « Maghreb littéraire », amalgamée malencontreusement avec la littérature de l'Algérie. Il y a enfin le problème de la délimitation du public limitée pour la plupart au duo franco-maghrébin (ou, comme le dit Siblot, « Algériens authentiques » et « français de souche », qui décrit, curieusement, une situation bien réelle de ces années dans un cadre national de la réception.

Or, face à ce premier état des lieux des années 1980, susceptible de poser les jalons théoriques de recherches ultérieures, le contexte que la synthèse de Bouguerra doit affronter trente ans plus tard est largement modifié. Celle-ci doit non seulement tenir compte des nouveaux phénomènes et des cadres de production et réception élargis par la mondialisation, mais aussi faire état des perspectives qu'offrent des discussions encore plus récentes, notamment sur la notion d'une « littérature-monde » et sa relation ambiguë avec la francophonie. Nous ne citons ici que les problèmes les plus importants que cette modification soulève dans la pratique : comment considérer par exemple les auteurs de l'exil ou même – comme la partie majoritaire des représentants de la littérature beur – ceux qui n'ont jamais vécu au Maghreb, mais qui continuent à se référer à un imaginaire maghrébin dans leurs œuvres... Ou bien : comment afficher une appartenance nationale (algérienne, marocaine, tunisienne) dans un contexte multiculturel et face à une vision simpliste allant en France jusqu'à une image stéréotypée qu'on donne sur « Maghrébins » et « Musulmans » ? De même, comment interpréter pour un public, moins initié aux profondeurs lourdes de sens de la relation historique franco-maghrébin, les valeurs symboliques de la langue d'expression choisie, telles que « nationalité littéraire » ou « langue butin de guerre » ?

⁷ Abdellali Merdaci, *Auteurs algériens de langue française de la période coloniale*, Chihab Editions, Alger, 2010 ; Abdelkader Djeghloul, « Préface », Chukri Khodja, *El-Euldj, captif des Barbaresques*, Sindbad, 1991 ; Ahmed Lanasri, *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres : genèse et fonctionnement*, Publisud, 1990.

Ces questions trouvent un écho d'autant plus actuel (postcolonialisme oblige !) que les bases théoriques de l'étude du « champ littéraire francophone du Maghreb » reflètent encore – il faut le rappeler – une construction coloniale, du moins dans leurs origines. Les célèbres propos en matière de francophonie d'Onésime Reclus datent d'une période où la campagne de colonisation de l'Algérie est en plein essor, et n'oublions pas non plus que le premier programme d'une « littérature maghrébine » a été très tôt prononcé par Arthur Pellegrin dans le volume *La littérature nord-africaine : fonds, ressources, principes, enquête*⁸, quoiqu'avec l'omission totale d'une production indigène et autochtone déjà existante.

Si la synthèse de Bouguerra, en témoignant d'une sensibilité particulière, ne tarde pas à donner une réponse à ces questionnements et évite habilement les pièges d'une chronologie trop catégorique, l'auteur reste proche de l'idéal esquissé par Merdaci : « *l'historien de la littérature, dit-il, [...] a le devoir de comprendre et d'expliquer les idées et les démarches des acteurs, d'en problématiser les logiques dans l'espace et dans le temps*⁹. » Or, s'il y a une conclusion importante à tirer de son discours, c'est la nécessité constante de définir et redéfinir l'espace littéraire maghrébin en tant qu'un « espace de confluence » : dans un premier temps avec la France coloniale et l'espace francophone, ensuite, grâce à sa « diasporisation », avec l'espace postcolonial ou, nouvellement, avec l'espace *littérature-monde*. Espaces supposés bien hiérarchiques par certains, vu les opinions qui bravent la notion de postcolonial du point de vue d'une francophonie institutionnelle ou les voix qui expriment leur doute vis-à-vis d'expression comme *littérature-monde*, jusqu'à faire remarquer l'urgence de sauver la littérature maghrébine d'« *un minoritarisme furieusement à la mode* »¹⁰ ou des « *contempteurs qui, sous prétexte d'opposer francophonie institutionnelle et universalité de la littérature, cherchent à favoriser leurs propres intérêts éditoriaux et médiatiques*¹¹. »

Loin de vouloir trancher en faveur de l'une ou l'autre de ces affirmations, il importerait tout de même de revenir plus en détail sur les deux derniers cas – à savoir l'espace postcolonial et l'espace littérature-monde – jusqu'à présent nettement moins remarqués dans le discours théorique que les approches dichotomiques (franco-algérienne, franco-marocaine, franco-tunisienne) qui impliquent une première distinction entre francophonie et littératures nationales.

⁸ Arthur Pellegrin, *La littérature nord-africaine : fonds, ressources, principes, enquête*, Bibliothèque nordafricaine, Tunis, 1920.

⁹ Abdellali Merdaci, « Refonder l'histoire de la littérature algérienne de langue française », *Le Soir (Alger)*, 25 juin 2009.

¹⁰ Richard Millet, *Le dernier écrivain*, Fata Morgana, 2005, 17.

¹¹ Présentation de l'entrevue avec Beïda Chikhi sur le site AAR, <http://www.archivesaudiovisuelles.fr/1813/>.

Premièrement, en ce qui concerne le terme « postcolonial » et le sens qu'on y attribue, une première publication de Jean-Marc Moura en 1999¹² et un autre volume, publié trois ans plus tard avec Jean Bessière,¹³ montrent bien les difficultés de l'acception de la terminologie dans le contexte francophone, même si, et en premier lieu grâce aux universitaires d'origine maghrébine qui œuvraient pour promouvoir l'étude des textes maghrébins dans les programmes universitaires aux Etats-Unis, le modèle avait l'air de fonctionner. D'abord, parce que le rapport reste ambigu entre postcolonialisme et « francophonie » institutionnelle, cette dernière taisant parfois discrètement les racines coloniales de l'idée francophone. A ce moment-là, le terme « postcolonial » reste un simple repère chronologique, mais qui ne transforme point la relation existante, quasi éternisée, à savoir la division entre le *centre* hexagonal et ses *périphéries*.

Histoires (post)coloniales : entre « petit contexte » et « grand contexte »

Dans son essai intitulé *Islands and Exiles. The Creole Identities of Post/Colonial Literature*¹⁴, Chris Bongie cherche justement à dissoudre cette confusion, en établissant notamment une différence très précise entre les trois aspects de l'interprétation de la notion qu'il désigne respectivement par *postcolonial*, *post-colonial* et « *post/colonial* ». « *Postcolonial*, remarque-t-il, est utilisé comme un repère historique qui recouvre à peu-près le dernier demi-siècle et décrit certaines sociétés qui avaient subi à l'époque ou qui subissent encore, le contrôle d'une autre nation, ainsi que pour nommer les œuvres d'arts que ces sociétés ont produit. *Post-colonial* se limitera désormais à transmettre l'hypothèse (purement idéologique) d'un futur complètement séparé du colonialisme – une époque totalement libérée que le *post/colonial* remet en question avec insistance.¹⁵ »

En effet, nous avons l'impression qu'en dehors de l'obsession quasi obligatoire que provoque l'évocation du modèle anglophone dans le discours français¹⁶, une telle remise en question serait pour l'ensemble des littératures francophones une nouvelle chance de faire éclater les cadres qu'une tradition centre-périphérie et son opposition aux cadres

¹² Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, PUF, 1999.

¹³ Jean Bessière–Jean-Marc Moura (dir.), *Littératures postcoloniales et francophonie*, Champion, 2001.

¹⁴ Chris Bongie, *Islands and exiles. The Creole identities of post/colonial literature*, Stanford University Press, 1998.

¹⁵ Bongie, op. cit., 13: « Postcolonial will be used simply as an historical marker, covering approximately the last half of this century and describing certain societies that have been and still are under the formal or informal control of another nation, as well as the cultural artifacts that these societies have produced ; post-colonial will henceforth be limited to conveying the (purely ideological) hypothesis of a future that would be completely severed from colonialism – a fully liberated time that the "post/colonial" insistently puts into question. »

¹⁶ Pour l'étude de l'évolution des positions des théoriciens de la francophonie à l'égard de l'influence postcoloniale anglo-saxonne, voir en particulier Michel Tétu, *Qu'est-ce que la francophonie*, Hachette, 1997 et Dominique Combe, *Les littératures francophones*, PUF, 2010.

nationales imposent pour appréhender une configuration identitaire, culturelle et linguistique multiple. Le cas de la littérature maghrébine ne sera d'ailleurs pas différent, et c'est probablement à cause des mêmes hésitations que l'influence d'autres approches théoriques, considérablement plus originales et plus ouvertes vers un paradigme métis¹⁷, a été plutôt faible au Maghreb. Il reste à savoir si la redéfinition de la notion du postcolonial proposée par Bongie, est encore un sujet d'actualité ? Vu que V. Mishra et B. Hodge évoquent déjà en 2005 un concept de postcolonialisme d'antan qui « avait lieu »¹⁸, les chances de couper court à ce débat sont assez faibles.

Deuxièmement, on a mentionné plus haut le débat autour de la notion de littérature-monde et la compatibilité de celle-ci avec le discours officiel de la francophonie : sujet incontestablement plus actuel et auquel Bouguerra réagit aussitôt dans son livre¹⁹. Contrairement aux réactions vigoureuses qui considèrent le manifeste, l'essai de Rouaud et Le Bris²⁰ comme un pavé jeté dans la mare et tentent d'en prouver les défaillances, nous insistons avec lui sur les différences et le caractère peut-être insolite de logique qui n'est cependant pas à exclure ; toujours est-il que le discours officiel de la francophonie et une partie de la critique « métropolitaine » l'appréhende plutôt difficilement. De surcroît, c'est exactement cet aspect « mondial » de la littérature théorisé par Wieland et Goethe avant la naissance même de la notion de francophonie et de l'histoire littéraire française qui sera systématiquement oublié – l'article de Siblot ne s'en préoccupe point – lors de l'évaluation de la portée internationale de la littérature francophone du Maghreb.

Afin d'élucider ces questionnements d'un autre aspect, nous nous référons à un essai de Milan Kundera, *Le rideau*,²¹ publié un peu moins de deux ans avant le fameux manifeste²² : dans le deuxième chapitre du volume qui s'intitule *Welt-literatur*, l'écrivain tchèque (français d'origine tchèque ? tchèque francophone ?) dévoile les raisons de la réticence des grandes littératures nationales face à une littérature-monde conçue d'une telle façon.

Kundera propose comme concept opératoire l'opposition de deux situations de la réception d'une littérature, qu'il nomme respectivement « petit contexte » et « grand contexte ». Elles représentent deux rapports largement différents avec la littérature et les valeurs exprimées par celle-ci, voire, pour utiliser le terme jaussien, deux horizons

¹⁷ Roger Toumson, *Mythologie du métissage*, PUF, 1998.

¹⁸ Vijay Mishra–Bob Hodge, « What WAS postcolonialism ? », *New Literary History* 36, 2005/3.

¹⁹ Bouguerra, op. cit., 23.

²⁰ Jean Rouaud–Michel Le Bris, *Pour une littérature-monde en français*, Gallimard, 2007.

²¹ Milan Kundera, *Le rideau, essai en sept parties*, Gallimard, 2005.

²² « Pour une littérature-monde en français », *Le Monde des livres*, 15 mars 2007.

d'attentes divergents. L'un a pour signification le contexte national, l'autre le rayonnement et l'appréciation sur le plan international, et leur potentiel attractif est différent selon les arts : la littérature, explique Kundera, contrairement à la musique classique, est plus aisément placée dans un cadre historique national que dans une histoire universelle sur le plan mondial²³. Mais le rayonnement culturel dans une dimension historique dépend aussi d'autres facteurs : Kundera illustre cette thèse en comparant deux pays, la Pologne et l'Espagne, qui diffèrent considérablement du point de vue de leur position et de leurs possibilités historiques, tout en étant plus ou moins égaux en nombre de population²⁴. L'un reste pourtant au centre, tandis que la littérature de l'autre fut toujours vouée au 'provincialisme' (c'est le terme que l'auteur utilise), sauf dans le cas de quelques auteurs polonais exceptionnels dont le représentant le plus connu en France était Gombrowicz.

La conclusion de Kundera sera tout de même surprenante quand il compare le provincialisme des « petites littératures » avec celle des « grandes ». Dans le premier cas, explique-t-il, la raison principale de leur « *incapacité (le refus) d'envisager sa culture dans le grand contexte* » est le fait qu'elles « *tiennent en haute estime la culture mondiale, mais celle-ci leur apparaît comme quelque chose d'étranger, un ciel au-dessus de leur tête, lointain, inaccessible, une réalité idéale avec laquelle la littérature nationale a peu à voir*²⁵. » Aussi, ajoute Kundera, les littératures des petites nations pour lesquelles la participation au grand contexte semble inaccessible, s'enferment-elles volontiers dans leurs petits contextes nationaux qui garantissent en même temps une valeur-refuge pour leur survie. Mais où en est-on avec le provincialisme des grandes littératures ? En les concernant, Kundera parle aussi d'une réticence de se placer dans le grand contexte – donc, la réponse est exactement la même que dans le premier cas...

Kundera va néanmoins encore plus loin en précisant que les grandes littératures (et admettons que la littérature française continue à exister en tant que telle, malgré les présages sinistres et acerbes de Millet) sont moins sensibles, voire réticentes à l'égard la littérature-monde : les grandes nations, elles, remarque Kundera, n'en ont pas tout simplement besoin. Connaître la littérature anglaise ou française est presque une évidence pour le reste du monde, mais pas le contraire. Ainsi, la notion de weltliteratur reste souvent inaccessible pour une pensée qui conçoit même la production francophone comme une sous-catégorie ayant pour fonction d'exprimer le rayonnement de la langue et de la culture françaises. L'enjeu principal est exactement cela : nous nous souvenons

²³ Kundera, op. cit., 49.

²⁴ Id., 47.

²⁵ Id., 52.

encore de la proposition qu'a fait Alain Mabanckou pour désenclaver la notion d'écrivain francophone, à l'occasion du manifeste littérature-monde aux écrivains de l'Hexagone.²⁶

La littérature maghrébine dans l'entre-deux-contextes

Mais dans quelles conditions cette donne peut-elle être appliquée à la littérature du Maghreb et, partant, à son rapport avec la francophonie qui lui donnerait également une meilleure visibilité dans le *grand contexte* ? Quand Bouguerra parle – justement, à propos du manifeste de Le Bris – du succès littéraire de Tahar Ben Jelloun ou d'Assia Djebar, intronisée à l'Académie française, comme marques incontestables de l'appréciation des écrivains maghrébins, il se positionne uniquement par rapport à la langue française, même si les deux auteurs cités, avec bien d'autres, sont devenus célèbres à partir de la première moitié des années 1990 en Europe et aussi aux Etats-Unis, et traduits vers des dizaines de langues étrangères. Néanmoins, peu de recherches ont rappelé le nom de Kateb Yacine qui figure sur la liste que Jean Ricardou communiquait dans son essai pour recenser les « nouveaux romanciers » de l'époque...²⁷ Or, avec l'argumentation de Kundera, on perd inévitablement un paramètre aussi cher aux petits contextes nationaux, qu'à la francophonie : le problème de la langue d'expression.

En effet, la conception de la littérature-monde est moins sensible à la question de la langue d'expression qui, dans le cas de la littérature francophone du Maghreb, est une langue véhiculaire vers le monde occidental. Qui plus est, le problème de la traduction reste pratiquement incontournable pour avoir accès à un public « lointain » qui lit et étudie ces littératures à l'échelle mondiale : comment un Tchèque, un Hongrois, un Bulgare etc. peut connaître la littérature maghrébine, qu'elle soit de langue française ou arabe ? Il y a donc vraisemblablement un public pour lequel la question de la langue d'expression, souvent contournée par les éditeurs, demeure une question purement technique et qui, visiblement, quoiqu'il connaisse des auteurs et des textes maghrébins, africains ou antillais, semble ignorer les enjeux linguistiques des littératures francophones postcoloniales. Il en est de même pour les auteurs 'canadiens' ou 'belges' qui, pourvus de leur seule étiquette 'nationale' dans les éditions étrangères, perdent une de leur spécificité principale : la Relation avec leur langue d'expression. Sans évoquer ici les cas de plus en plus fréquents où un texte littéraire est traduit par le biais d'une langue intermédiaire qui est très souvent l'anglais.

²⁶ Dominic Thomas, *La littérature-monde* (intervention au colloque international Littératures noires au Musée du quai Branly, 29-30 janvier 2010, <http://actesbranly.revues.org/505>).

²⁷ Jean Ricardou, *Le nouveau roman, suivi de Les raisons de l'ensemble*, Seuil, 1990, 21.

Contrairement aux plaidoyers répétés sans cesse, il ne s'agit donc pas en premier lieu d'une offensive de l'anglais contre la langue française, mais d'un phénomène universel lié à l'influence et l'expansion d'une langue à une époque donnée. Pour se borner à des exemples moins connus, Hamlet de Shakespeare a été traduit en hongrois par un des plus grands poètes hongrois du XIX^e siècle, János Arany... depuis l'allemand qui était à cette époque la langue de l'administration dans la Monarchie austro-hongroise, et parlé ainsi par la plus grande partie de la population, alors que seul un nombre infime d'intellectuels hongrois connaissait l'anglais. De même, au moment de la naissance de la notion littérature-monde (*Weltliteratur*) dans la pensée allemande, c'est le français qui était la langue de culture universelle parlée par tous les intellectuels. Tel Pouchkine qui, pendant son enfance, ne parlait russe qu'en grande partie grâce à sa nourrice, mais qui écrivait pourtant ses poèmes dans cette langue... Et pour démontrer que le problème de la traduction peut également se poser dans le 'petit contexte', voici l'exemple du Maghreb où la question de la traduction en arabe des textes écrits en français est régulièrement posée, tandis que les auteurs de *Souffles* soulignaient le rôle plutôt instrumental de la langue française dans leur évolution culturelle²⁸.

Si l'essai de Kundera ne reflète que très marginalement le cas des ouvrages écrits en français et ne traite guère du problème postcolonial, il n'omet point la problématique de la position intermédiaire entre « petit contexte » et « grand contexte » qui s'organisent non seulement en fonction de l'appartenance géographique (comme la littérature de l'Amérique latine, ou, pour citer un exemple plus à la mode, le roman noir scandinave), mais aussi selon la langue. C'est exactement le cas du canon des « littératures francophones », même si on n'a que des connaissances très vagues sur ce dernier, défini par Dominique Combe qui a dernièrement énuméré dans son manuel universitaire jusqu'à trois-cents titres « d'exemples significatifs » de la francophonie littéraire. Certes, ces approches multiples ne simplifient point l'étude des littératures du Maghreb, déchirée désormais entre trois canons, même quatre : *national*, *mondial* et *francophone* qui s'organisent selon trois logiques différentes, sans oublier qu'en suivant le paradigme scandinave ou latino-américain, suggéré par Kundera, le Maghreb peut lui-même être considéré comme un *contexte intermédiaire* entre littératures nationales et littérature-monde, ce qui n'empêche pas Bouguerra de recourir dans son volume à une distinction nationale entre les trois pays, notamment dans les chapitres consacrés à la littérature féminine. En outre, la complexité de la configuration linguistique grâce à laquelle la

²⁸ Voir le *Prologue* de Laâbi dans *Souffles* (No 4, quatrième trimestre 1966.)

littérature du Maghreb peut s'attacher soit au monde arabe, soit au monde occidental reflète également la situation particulière de ces pays et l'impact durable du contexte postcolonial.

Conclusion

Nous pouvons tout de même conclure que la question de la langue d'expression, de l'appartenance géographique, ou l'histoire littéraire seront plutôt des paramètres d'habitude propres au petit contexte et ainsi aux canons nationaux, alors que le canon de la littérature-monde ne peut pas être défini par ces mêmes critères. Qui se donnerait la peine aujourd'hui d'écrire une *histoire littéraire mondiale* ? Le livre qui a été publié sous le même titre par Antal Szerb en Hongrie en 1941²⁹, n'était en effet qu'une sélection et la juxtaposition des grandes œuvres nationales : anglaises, allemandes, françaises, espagnoles, italiennes, russes. Mais quels seraient les critères pour regrouper soixante-dix ans plus tard Chinois, Chiliens, Sud-africains, Indiens, Polonais, Kirghizes, Colombiens, pour ne citer que quelques lauréats du prix Nobel de littérature ? Les contextes « intermédiaires » témoignent par ailleurs exactement des mêmes incertitudes : qu'est-ce qui donne du sens par exemple, à part l'intention d'une politique culturelle, à publier une histoire comparée des littératures francophones et pourquoi on ne rencontre que très rarement (ou pratiquement jamais) des synthèses pareilles sur les auteurs germanophones ou hispanophones ?

On constate alors que même de nos jours, le retour au « petit contexte » est inévitable pour préserver les fonctions identitaires d'une littérature, même si le « grand contexte » – la littérature-monde – a aussi son droit d'exister en tant qu'un lieu d'échange. D'autant plus que dans son état actuel (mondialisé), elle intensifie encore davantage le dialogue entre les textes qui, pour une raison ou une autre, ne figurent à un moment donné peut-être dans aucun des canons nationaux ou figurent dans plusieurs en même temps. Kundera cite comme exemple le nom du polonais Gombrowicz, mais il y a des cas encore plus récents : que pensent les Roumains sur le prix Nobel Hertha Müller qui écrit en allemand, les Slovènes sur Brina Svit devenue française ou les Hongrois de Agota Kristof, née Hongroise mais décédée en Suisse comme écrivaine francophone réputée et retraduite plus tard en hongrois ? Devrait-on déconseiller la lecture de l'écrivain hongrois György Dragomán³⁰, issu de la minorité hongroise de la Transylvanie et traduit désormais en vingt-huit langues, pour le simple fait que les traductions ne sont pas capables de

²⁹ Szerb Antal, *A világirodalom története I-III*, Révai Kiadás, 1941.

³⁰ Dragomán György, *A fehér király*, Magvető Kiadó, 2005.

rendre entièrement le contexte biculturel et bilingue (hongrois-romain), ni les bizarreries de son vocabulaire dialectal par rapport au hongrois standard ? Doit-on contester le prix Nobel à Imre Kertész qui est plus lu et plus vendu en traduction à l'étranger que dans sa langue maternelle et dans son pays d'origine ? Voilà ces quelques arguments pour le grand contexte qu'est la littérature-monde, sans remettre pour autant en question la nécessité d'une réflexion constante sur le petit contexte et les « contextes intermédiaires » qu'impliqu(ent) tout naturellement, par sa (leur) richesse(s) la (les) littératures du Maghreb, francophone(s) ou non... au singulier comme au pluriel.

BIBLIOGRAPHIE

- ARNAUD, Jacqueline (1986). *La littérature maghrébine de langue française 1-2*, Publisud.
- BESSIERE, Jean – MOURA, Jean-Marc (dir.) (2001). *Littératures postcoloniales et francophonie*, Champion.
- BONGIE, Chris (1998). *Islands and exiles. The Creole identities of post/colonial literature*, Stanford University Press.
- BONN, Charles (1985). *Le roman algérien de langue française*, l'Harmattan.
- BOUGUERRA, Mohamed Ridha– BOUGUERRA, Sabiha (2010). *Histoire de la littérature du Maghreb. Littérature francophone*, Editions Ellipses.
- COMBE, Dominique (2010). *Les littératures francophones*, PUF.
- DEJEUX, Jean (1970). *La littérature maghrébine d'expression française (conférences données au Centre culturel français entre octobre 1969 et juin 1970)*, Alger, Centre culturel français.
- DJEGHLOUL, Abdelkader (1991). « Préface ». Chukri Khodja, *El-Euldj, captif des Barbaresques*, Sindbad.
- DRAGOMÁN, György (2005). *A fehérr király*, Magvető Kiadó.
- KHATIBI, Abdelkebir (1968). *Le roman maghrébin*, Maspero, 1968.
- KUNDERA, Milan (2005). *Le rideau, essai en sept parties*, Gallimard.
- LANASRI, Ahmed (1990). *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres : genèse et fonctionnement*, Publisud.
- MERDACI, Abdellali (2009). « Refonder l'histoire de la littérature algérienne de langue française », *Le Soir (Alger)*, 25 juin 2009.
- MERDACI, Abdellali (2010). *Auteurs algériens de langue française de la période coloniale*, Chihab Editions, Alger.
- MILLET, Richard (2005). *Le dernier écrivain*, Fata Morgana.
- MISHRA, Vijay – HODGE, Bob (2005). « What WAS postcolonialism ? », *New Literary History* 36, 2005/3.
- MOURA, Jean-Marc (1999). *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, PUF.
- PELLEGRIN, Arthur (1920). *La littérature nord-africaine : fonds, ressources, principes, enquête*, Bibliothèque nord-africaine, Tunis.
- RICARDOU, Jean (1990). *Le nouveau roman, suivi de Les raisons de l'ensemble*, Seuil.
- ROUAUD, Jean – LE BRIS, Michel (2007). *Pour une littérature-monde en français*, Gallimard.
- SIBLOT, Paul (1986). « Quels publics, quelles stratégies discursives ? », *Annuaire de l'Afrique du Nord*, vol. 23, Editions du CNRS, Paris, 213-222.
- SZERB, Antal (1941). *A világírodalom története I-III*, Révai Kiadás.
- TETU, Michel (1997). *Qu'est-ce que la francophonie ?*, Hachette.
- THOMAS, Dominic (2010). *La littérature-monde*, <http://actesbranly.revues.org/505>.
- TOUMSON, Roger (1998). *Mythologie du métissage*, PUF.